

ANNE ARCHET



**IN CAUDA
VENENUM**

Anne Archet

IN CAUDA VENENUM

Récit

Version 2.0

Mars 2003

Lisez les textes d'Anne Archet au <http://archet.net>

Anti© Anne Archet 2003. Utilisez comme bon vous semble mais soyez gentils et indiquez la provenance !

HELLÉNISTE RECHERCHÉ

Lorsque ce texte fut publié pour la première fois en mai 2000, un lecteur m'a fait remarquer que tous les passages que je croyais être en grec antique sont en réalité... en grec moderne.

Je cherche donc désespérément un helléniste pervers qui accepterait de traduire lesdits passages, pour qu'enfin ce récit devienne plausible (ou moins invraisemblable...). Je vous offrirai en échange mon admiration et ma gratitude éternelle !

AA

Je n'aurais jamais dû m'inscrire à ce cours. Je regrettai mon choix dès le moment où le registraire estampilla mon formulaire. Il me manquait encore trois crédits et le seul cours encore disponible se donnait le vendredi après-midi, le pire moment de la semaine. Et, comble du malheur, il s'agissait d'un cours de méthodologie donné par le département d'études anciennes. Moi qui n'avais jamais pris un cours de latin de ma vie... Mais je n'avais pas le choix, il fallait absolument que mon bac en philo soit terminé à la fin du trimestre, mon entrée en maîtrise le commandait.

Je me présentai en classe sans grand enthousiasme, et le cours confirma mes appréhensions. Monsieur Philibert, le professeur, était un petit binoclard chauve et rabougri, tout de brun vêtu et dégageant une forte odeur d'ail et d'aisselle mal récurée. Ses qualités pédagogiques étaient à l'avenant : il marmonnait sur un ton monocorde, les yeux rivés sur ses notes. Il interrompait régulièrement son soliloque par des reniflements particulièrement sonores, et par des séances d'expectoration spectaculaires à l'aide d'un mouchoir de coton qu'il gardait, après usage, sur le pupitre, à la vue de tous.

J'étais à la fois dégoûtée et désemparée. Ne comprenant strictement rien à ce qu'il racontait, je me retournai pour voir si mes camarades de classe partageaient mon désarroi. J'étais la seule fille de la classe et la trentaine d'étudiants semblaient tous être des philologues aguerris. Non seulement semblaient-ils saisir le charabia de Philibert, mais ils lui posaient des questions en latin et se faisaient répondre en grec. Lorsque je demandai au professeur que signifiait le mot « herméneutique », je déclenchai l'hilarité générale et monsieur Philibert, la mine exaspérée, ne daigna même pas me répondre. Si je n'étais pas en enfer, j'étais dans sa banlieue.

Le trimestre prit immédiatement l'allure d'un long cauchemar. Bien que je potassai comme une désespérée, j'arrivais à peine à garder ma tête hors de l'eau. Lorsque arriva la mi-session, j'avais lamentablement échoué le premier travail et songeai sérieusement à abandonner. Mon essai critique sur un court texte de Virgile, m'avait valu le premier « E » de ma carrière universitaire avec la mention « Un tel torchon ne mérite pas d'être corrigé ». Si je ne me méritais pas une note supérieure à « A- » pour les deux travaux suivants, je n'aurais d'autre choix que de repousser d'un an mon entrée en maîtrise.

Je me relevai donc les manches et travaillai chaque soir jusqu'aux petites heures à la bibliothèque, décortiquant mot à mot le

texte à l'étude, appuyant chacune de mes analyses de références bibliographiques en béton. Je rédigeai au moins huit versions de mon commentaire, peaufinant chaque phrase, ajustant chaque virgule. Il était donc inconcevable d'échouer.

Deux semaines après avoir remis mon second commentaire, lorsque Monsieur Philibert fit son entrée dans la classe, claudicant et reniflant, une grosse pile de copies corrigées sous le bras, j'eus comme un mauvais pressentiment.

– Je suis heureux de vous annoncer... sniff... que la critique du texte de Sénèque a été particulièrement bien réussie pour la plupart d'entre vous, dit-il, après s'être mouché avec ostentation. C'est encore une fois la preuve... sniff... que *labor omnia vincit improbus* !

Je fus soulagée d'apprendre que la moyenne était plus élevée que pour le travail précédent. J'avais donc, selon toute vraisemblance, une chance d'avoir au moins obtenu « B+ »...

– Je vais donc distribuer vos copies par ordre déclinant de résultat. Groffier... Hébert... Gagnon... Rodrigue...

Je pensais mourir d'angoisse. J'accolai à chaque nom une note probable, attendant anxieusement que mon nom soit finalement appelé.

– Bourque... sniff... Vachon... bel effort, monsieur Vachon... Laprade... sniff...

La moitié des étudiants avaient reçu leur copie. À moins que la moyenne soit vraiment très forte, il s'avérait de moins en moins probable de recevoir la note tant convoitée.

– Saint-Onge... Saint-Onge... sniff... où est Saint-Onge ?...

Nous n'étions plus qu'une dizaine en attente de notre copie. Je commençais à avoir des sueurs froides.

– Lepage... Attention à votre orthographe, monsieur Lepage. Mais bravo pour l'analyse... Giroux... sniff...

J'étais sidérée. Il ne restait plus que trois copies à distribuer.

– Bertrand... Morin... et finalement Archet. Et voilà... sniffff... si vous avez des problèmes avec la correction, n'hésitez pas à venir me consulter, mais soyez conscient qu'il faut une note minimale de « D » pour demander un examen de reprise. *Dura lex sed lex...* sniffff...

Je regardai ma copie, déposée à l'envers sur mon pupitre, sans tout à fait oser la retourner. Après une minute d'hésitation, j'évaluai l'ampleur des dégâts : « F » avec la mention « Cessez de me faire perdre mon temps ».

Complètement démolie et humiliée, au bord des larmes, je ramassai mes cahiers et quittai la classe en catastrophe.

* * *

J'avais trouvé refuge au café de l'asso étudiante, tentant de me rasséréner avec un immense mocaccino. Il ne restait qu'une seule solution : abandonner. Même la crème chantilly n'arrivait pas à me consoler. J'étais assise seule à ma table, la tête dans les mains, en sanglots, quand Paul-Émile Groffier apparut, les bras chargés de livres.

Je connaissais vaguement ce grand échalas aux cheveux noirs pour l'avoir rencontré quelques mois auparavant lors d'un café-philo organisé par une de mes copines. Ses manières de dandy m'avaient alors beaucoup plu : l'air désinvolte malgré le complet noir qu'il ne quitte jamais, il avait commenté Platon avec beaucoup d'humour. C'était d'ailleurs le seul étudiant de la classe qui daignait m'adresser la parole.

– Je peux m'asseoir? dit-il en s'installant sans attendre ma réponse. Pauvre Anne, tu es vraiment mal en point.

– Ce n'est rien, rien du tout, répondis-je, en essuyant une larme du revers de ma manche.

Je n'osai même pas le regarder. Mon mascara coulait, j'avais l'air d'une belle tarte.

– Il ne faut pas que tu en veuilles à Phili, Anne. Il croit motiver ses étudiants en agissant de la sorte, me dit-il en me tendant son mouchoir de coton d'un blanc immaculé.

J'y déposai mes pleurs en reniflant.

– Ton résultat est si désastreux ?

Je hochai la tête.

– Je peux voir ?

– Vas-y, ris un bon coup, lui dis-je en lui tendant ma copie. C'est maintenant décidé, j'abandonne. Je comptais me rattraper avec ce travail, mais maintenant, ma maîtrise est remise aux calendes grecques.

Il feuilleta mon travail d'un air grave, puis le déposa sur la table.

– Une solution moins radicale pourrait être envisagée, dit-il, en se caressant le menton.

– Merci beaucoup pour ta sollicitude, mais c'est sans espoir. Il est mathématiquement impossible de me hisser à la note de passage.

– Impossible n'est pas latin, me répondit-il.

Intriguée, je lui demandai :

– Aurais-tu une bouée de sauvetage à me tendre ?

– Peut-être... peut-être... dit-il, toujours en se passant la main sur le menton, le regard vague. Tout dépend bien sûr de ta volonté de réussir ce cours.

– Au point où j'en suis...

Cette réponse évasive sembla le réjouir. Il termina ma phrase :

– ... tu es prête à n'importe quoi. Vrai ?

Mon regard suppliant lui suffit comme réponse.

– Dans ce cas, j'en parle aux autres et nous verrons ce que nous pouvons faire pour te venir en aide, dit-il en se frottant les

mains. Tu es libre ce soir ?

– Je devais sortir avec des copines, mais je n'ai plus vraiment pas la tête à ça.

– Alors reste à la maison, je fais quelques appels et je vais te rejoindre, dit-il en se levant. Fais-moi confiance, tu l'auras, ta note de passage.

Je le regardai quitter le café du pas décidé de celui qui s'apprête à organiser l'arnaque du siècle. Et je ne savais pas si je devais m'en réjouir ou m'en inquiéter.

* * *

Il était fort tard lorsque Paul-Émile frappa à ma porte.

Pensant que mon confrère de classe m'avait oubliée, j'avais consacré ma soirée à me consoler par la seule méthode qui ayant fait ses preuves : me gaver de crème glacée double chocolat en regardant un film d'amour idiot dans un pyjama de flanelle sortant directement de la sècheuse.

Lorsque j'ouvris, Paul-Émile arborait le plus large sourire qu'un philologue n'ait jamais porté.

– Mademoiselle Archet, j'ai la solution à tous vos problèmes, me dit-il en enlevant son manteau.

– Philibert est mort et le cours est annulé ? lui répondis-je, sur un ton las.

– Encore mieux, me dit-il, sans se départir de son sourire. J'ai parlé aux autres, et nous avons concocté une solution sur mesure à ton impasse scolaire. Ce fut facile de les convaincre, les gars sont convaincus que Phili a été injuste envers toi.

Il sortit alors une enveloppe de la poche-revolver de son veston et me la tendit.

– Voici ce que j'ai ensuite réussi à négocier avec notre cher monsieur Philibert.

L'enveloppe contenait une lettre rédigée et signée par le professeur : « Si madame Archet réussit à obtenir la note de A+ pour sa dernière évaluation, elle aura la possibilité de se soumettre à une épreuve orale qui déterminera sa note finale ».

– Je te remercie pour tes efforts, mais ça ne vaut pas la peine, lui dis-je en lui rendant la lettre. Comment pourrais-je avoir une note si élevée alors que j'ai lamentablement échoué les deux premiers travaux...

– Tout simplement parce que nous allons écrire la dissertation à ta place. Tout ce que nous demandons, c'est un peu d'aide de ta part pour la recherche.

Tant de générosité me semblait difficile à croire. Je croisai les bras et l'écoutai.

– Voici ce que nous te proposons. Ton travail portera sur Valeria Messalina, la troisième femme de Claude.

– La fameuse Messaline des films pornos italiens de seconde zone.

– Celle-là même. On se chargera de la recherche bibliographique et de la rédaction.

– C'est ce que j'avais cru comprendre. Et qu'est-ce que j'aurai à faire ?

Le sourire de Paul-Émile s'élargit.

– L'objet du travail sera de tester la plausibilité d'un épisode marquant de sa courte vie. Tu nous aideras à recréer l'événement, en somme.

Je commençai à comprendre la malhonnêteté de sa proposition. Il poursuivit :

– Si on se fie au témoignage de Juvénal, Messaline était une fièffée salope. Par exemple, elle attendait la nuit que Claude soit endormi pour dissimuler ses cheveux noirs sous une perruque blonde, s'enrouler dans une grande cape et quitter discrètement le palais impérial pour se rendre dans un lupanar « aux draperies usées »,

où une chambre lui était réservée. Elle accueillait alors avec des cajoleries quiconque se présentait et réclamait son salaire.

– Une impératrice qui joue à la pute? Difficile à croire...

– Mais pourtant vrai. Juvénal va même jusqu'à dire que lorsque le maquereau doit fermer boutique, elle quitte à regret le bordel, et là je cite, « fatiguée de l'homme, mais point rassasiée. Hideuse avec ses joues plombées que souille la suie de la lampe, elle apporte au lit impérial les relents du lupanar ». Tu vois, c'est utile de connaître ses classiques.

– Dois-je comprendre que vous voulez que je me prostitue ? demandai-je, un peu vexée.

– Pas exactement, me répondit-il. L'épisode que nous avons choisi pour toi est raconté par Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*. En 43, Claude et les légions romaines parachèvent la conquête définitive de la Bretagne. Libre de toute contrainte, Messaline laisse libre cours à ses passions. Son amant de moment, un acteur grec nommé Mnester, propose un tournoi d'amour où s'affronteraient Messaline et la championne de la guilde des prostituées, Scylla.

– Un tournoi d'amour ? demandai-je inquiète.

– Une épreuve d'endurance, si tu veux. Le défi était de déterminer qui, de l'impératrice ou de la catin, pouvait se donner consécutivement au plus grand nombre d'hommes.

Je n'arrivais pas à croire ce que j'entendais. Paul-Émile poursuivit.

– Le jour du tournoi, les participants se rassemblèrent au palais et tous se dévêtirent après avoir payé trois pièces d'or *per capita*, pour payer Scylla. Puis l'épreuve débuta, devant des représentants de la plus haute noblesse de Rome, invités par Messaline elle-même.

– Je n'ose demander comment tout cela a pu finir...

– Eh bien, comme tu t'en doutes, Messaline gagna haut la main puisque Scylla déclara forfait après s'être tapée vingt cinq hommes. La reine des putains quitta alors le palais avec une somme

substantielle d'argent, qui compensa en partie pour l'humiliation cuisante qui lui avait été infligée. Quant à Messaline, elle poursuivit l'épreuve jusqu'au matin, juste pour le plaisir.

Rougissante, je regardai Paul-Émile.

– Et c'est ÇA que je vais devoir recréer?

– Avec notre aide, bien sûr, répondit Paul-Émile, sans se départir de son éternel sourire. Tous les gars de la classe sont dans le coup, ils t'attendent ce soir à minuit au local de l'asso d'études anciennes.

– Je ne sais pas ce qui me retient de te flanquer à la porte.

– La perspective d'éviter l'humiliation de l'échec ?

J'avais l'envie furieuse de lui balancer mon genou dans l'entre-jambe.

– Et je devrai me soumettre aux caprices de combien de tes petits copains ?

– Seulement une trentaine. C'est bien peu pour sauver son dossier scolaire.

– *Minima malis...* constatai-je sur un ton résigné.

Paul-Émile semblait se réjouir de cette réponse. Il ouvrit son grand sac à dos et y extirpa plusieurs pièces de vêtement et des sandales.

– Puisque je devine que tu acceptes, dit-il, laisse-moi te servir d'*ornatrix*. Il faut que notre reconstitution soit plausible et j'ai tout ce qui faut ici pour te transformer en véritable patricienne du Haut-Empire ! Commençons par les cheveux...

Il me prit par la main et me fit asseoir sur une chaise de la cuisine. Avec une habileté surprenante, il commença par nouer mes cheveux en chignon, pour ensuite orner mon front d'une mèche roulée en bourrelet. Il me recouvrit ensuite la tête d'une *mitella*, me laissant le soin d'en attacher les cordons.

– Te voilà coiffée comme *puella* de bonne famille ! dit-il en contemplant son oeuvre.

– Un érudit coiffeur... dis-je en me regardant dans le miroir à main. Qui l'eut cru... Et qu'est-ce que je fais avec les vêtements ? demandais-je sans enthousiasme, en déboutonnant le haut de mon pyjama.

– Tu roules d'abord le *strophium* sur ta poitrine... tu as vraiment de jolis seins, en passant. Ni trop gros, ni trop petits, bien ronds, avec la pointe des mamelons bien dressés... attend, je t'aide à l'attacher, dit-il en profitant pour me peloter.

– Monsieur n'en manque pas une miette, sifflai-je entre les dents pendant que je tentais d'attacher la bande de tissu.

– Pourquoi me priverais-je ? Maintenant, on enlève la culotte, puisque les Romaines n'en portaient pas... Joli tatouage ! Et je vois que tu te rases le pubis. Très bien ! On faisait la même chose à Rome...

Il glissa son index entre mes grandes lèvres.

– Et ça, on le faisait à Rome ? lui dis-je en lui frottant une baffe sur la joue gauche.

Un peu ébranlé, Paul-Émile recula en se frottant la joue. Il avait cessé de sourire.

– Enfile la *tunica* et fais-la blouser avec cette ceinture. Tu finiras par te draper avec la *stola*. Et n'oublie pas les *sandalium*, dit-il en remettant son manteau.

– Tu me quittes déjà ? lui demandais-je sur un ton persifleur.

– Oui, j'ai encore des trucs à régler, dit-il en continuant de se frotter la joue, devenue écarlate. N'oublie pas, on t'attend à minuit.

Je l'escortai jusqu'à la sortie puis claquai la porte aussi fort que je le pouvais.

* * *

Le soir même, je me présentai tel que prévu au local de l'asso étudiante du département d'études anciennes, déguisée comme une starlette de peplum de série B. Le pavillon des arts était désert et la porte du local semblait verrouillée. Je m'apprêtais à repartir à la maison, pensant que Paul-Émile m'avait fait marcher, lorsque quelqu'un entrouvrit la porte, m'attrapa par le bras et me tira vers l'intérieur.

Horresco referens! Trente trois philologues à la *mentula* dressée me toisaient. Le rouquin qui en classe s'asseyait toujours au premier rang s'avança et me dit : « Alors Anne, tu veux qu'on t'aide à rédiger ta dissertation ? Commence par te déshabiller. » Convaincue par cet *argumentum baculinuum*, je retirai ma *stola* d'opérette. Lorsque ma *tunica talaris* glissa le long de mes jambes, j'entendis les commentaires fuser : « *Scortum!* ΠΟΥΤΑΝΑ ! *Meterix turpis!* σκιλα ! *Moecha pudite!* ΚΑΡΓΙΟΛΑ ! » Je saisis immédiatement leur caractère salace malgré mon ignorance du grec obscène et du latin de cuisine.

Des dizaines de mains sur moi se promènent et m'explorent. Mon *gremium* fut malaxé, je suçai des doigts, mon *cunnius* fut tripoté et mes *papillas* pincées. Un binoclard dit à son confrère « Εχει πραγματικα τεραστια βθζια » en m'empoignant les βθζια à deux mains. Malgré mon anxiété, je commençai alors à me sentir assez ΠΟΥΤΑΝΙΑΡΑ.

J'entendis l'un d'eux ordonner : « C'est l'heure d'*irrumare*. Mettez-vous les uns à coté des autres, elle va nous *fellare* à la chaîne. » Les distingués latinistes se relayèrent pour m'enfoncer leur *membrum virile* dans la *bucca*, pendant qu'un autre, installé derrière moi, me pelotait les *mammae*. Bien que passablement effrayée, je me mis à γλειφω et *sugere* ces *verpa* du mieux que je pouvais. L'un d'eux cria « ρουφα μου τα χισια » et gicla dans ma bouche pendant que je m'appliquais à *tractare* ses deux copains qui se trouvaient de chaque côté de lui.

Lorsqu'ils se lassèrent de mes τσιβουκια, les érudits érotomanes me soulevèrent et me déposèrent sur une table. Couchée sur le dos, *supina*, les jambes grandes ouvertes, une ΠΟΥΤΣΑ dans chaque main, j'attendis que le premier de ces messieurs vienne me *penetrare*. Un binoclard s'approcha pour me *perforare* sans faire de

manières. Il fit quelques aller-retours rapides pour ensuite χθνω à grands jets. Un grand boutonneux prit sa place et besogna à toute vitesse, tel un *cuniculus*, sans même prendre la peine de me regarder. Je n'étais plus Anne Archet mais un *caulae vulgaris*, qu'on peut *includere* à loisir. Je fus enfilée de toutes les manières, comprenant enfin Catulle qui disait qu'*ipsa olera olla legit* ! Douze forts en thèmes se succédèrent ainsi, les autres attendant leur tour, occupés à se *demulcere* (*trahit sua quemque voluptas...*). Le treizième reluqua mon μονι dégoulinant de sperme, fit la moue, puis déclara à la ronde qu'il ne tremperait pas son *cucumis* dans une telle *ius*. Un paléographe suggéra alors qu'il était temps de changer de *caulae*, aux cris approbateurs de ses petits camarades, heureux de se muer en κολομπαρας.

On me souleva et m'installa à genoux sur un vieux canapé défoncé, le visage face au mur et le *culum* offert à l'assemblée. Un commentateur de Pline trempa sa pine dans le foutre qui coulait lentement à l'intérieur de mes cuisses en disant « *oleum perdidisti* », ce qui fit bien rigoler les autres noceurs. La *verpa* bien lubrifiée de la *sementis* de ses confrères, il entreprit de me *pedicare*. Les coups de *caulis* devenaient de plus en plus violents alors qu'ils s'acharnaient littéralement à me *molere* l'*alvus*. La ronde des satyres reprit de plus belle et je me fis bourrer solidement par une dizaine de *mentulas* estudiantines.

Je n'avais pas fait attention, mais un de ses sales hellénistes avait sorti un caméscope d'on ne sait où et me filmait en train de me faire pilonner le cul.

– Eh! Ça ne fait pas partie de l'entente!

– Σκασε, espèce de Messaline du dimanche! Contente-toi de *terere* !

De toute façon il était inutile de protester, je ne faisais pas le poids face à tous ces hommes, fussent-ils épigraphistes gringalets. Ils continuèrent donc à filmer jusqu'à la fin, se passant la caméra à tour de rôle. J'empalai ma *venter* sur le *sopio* d'un exégète couché sur le canapé, pendant qu'un autre m'éclatait λε μαλακα. Puis on inversa, et ce fut celui qui était assis qui m'enculait, l'autre me barattant le μουνι frénétiquement. Je m'occupai des autres de ma bouche et mes mains. *Cuique suum* ! Peu de fois m'a-t-on *arare* aussi fort et aussi longtemps. Les autres étaient comme fous. Il me traitaient de tous les

noms, heureusement en grec, ce qui épargna mes chastes oreilles. Ce fut d'ailleurs les seuls orifices qui furent ménagés.

La séance se poursuivit encore pendant une éternité. Mes collègues philologues ne se gênèrent pas pour me **γαμω** dans d'innombrables positions. J'étais un véritable objet entre leurs mains. Ils me bougeaient et manipulaient dans tous les sens. Se relayant promptement, je ne savais même plus qui s'employait à me *lingere* et qui en profitait pour me *pedicare* ou me *futuere*. Je ne voyais plus que des *caraculum*, des *virga*, des *trabs*, qu'il fallait **τηλαζο**, *lambere*, *terere*, **καταφιλεο** ou *fricare*. Enfin, un de mes satyres déclara que *nunc est bibendum*, et ceux qui s'activaient encore sur ma petite personne se retirèrent prestement.

J'étais épuisée et j'avais un peu mal au cul et à la chatte. Il m'avait baisée pendant près de trois heures. Étendue sur le vieux canapé, je n'arrivais plus à bouger, *perinde ac cadaver*. Paul-Émile s'approcha et me chuchota à l'oreille :

– Alors, petite *meterix*, tu as apprécié notre *orgia* ?

– *Impudens es leno* ! lui répondis-je faiblement.

– Je constate donc que tu n'en as pas eu assez, dit-il. Mais heureusement pour toi, il te reste l'épreuve orale, que monsieur Philibert se fera une joie d'évaluer pour nous.

Je n'osai comprendre, mais je dus m'y résigner lorsque monsieur Philibert fit son entrée dans la salle, claudicant, reniflant et la **ποτσα** au vent. Déjà prise par vingt quatre rats de bibliothèque, voilà qu'il fallait que je subisse *mentuam cacam* par le rongeur en chef. L'idée m'horripilait au plus haut point mais je ne pouvais dire non.

Entre deux expectorations, monsieur Philibert me prit par les cheveux, plaça ma **κεφαλι** devant son *vomer* et me dit sèchement « **Ρουφα μου τον πουτσο σκιλα** ». Prise de haut-le-coeur, je m'appliquai afin d'en avoir fini au plus vite quand il me dit « Vas y, enfonce moi un doigt dans le **μαλακα** ». J'obéis, et cela dut lui plaire car il a **χψνω** immédiatement après. Il me tenait la tête, ce qui m'obligea à avaler sa **χισια** morveuse. Je croyais mon calvaire enfin terminé, mais il m'intima de m'agenouiller sur le canapé et de lui présenter mon popotin.

Il enfonça alors un *digitus* dans mon *alvus* et me dit « terminons cette noce en beauté ». Ce sale **κολομπαρα** m'embrocha à la grecque tout en émettant des sifflement nasaux des plus répugnants. J'en mordais la housse du canapé de rage et de douleur. Après m'avoir ramonée le conduit sodomique pendant quelques minutes, il prit soin de me crier à l'oreille, tout en me balançant son mucus séminal : « *in cauda, venenum !* ». Il s'effondra ensuite sur mon dos, laissant couler un filet de bave sur ma nuque.

* * *

C'est la seule locution latine que j'aie retenue, bien que j'aie obtenu la note improbable de « A+ » pour le cours *Méthodes d'analyse des textes antiques*. Je l'ai d'ailleurs apprise à la dure, puisque cinq jours après mon « épreuve finale », je fus prise de douleurs au bas-ventre accompagnées de frissons, de pertes vaginales verdâtres et de douleurs insupportables au moment d'uriner. Avalant ma dose de pénicilline quotidienne, je ne peux m'empêcher de croire que celui qui a dit que *volenti non fit injuria* est un sale con.